

Un dernier rêve

Charles-Augustin Sainte-Beuve

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Sonnet traduit d'Uhland. Deux jeunes filles là

Deux jeunes filles, là, sur la colline, au soir,
Sous le soleil couchant deux tiges élancées,
Légères, le front nu, comme sœurs enlacées,
S'appuyaient l'une à l'autre et venaient de s'asseoir.
L'une aux grands monts, au lac, éblouissant miroir,
Du bras droit faisait signe, et disait ses pensées ;
L'autre, vers l'horizon aux splendeurs abaissées,
De sa main gauche au front se couvrait, pour mieux voir.
Et moi qui les voyais toutes deux… et chacune,
Un moment j'eus désir : « Oh ! pourtant, près de l'une
Être assis ! » me disais-je ; et j'allais préférer.

Mais, regardant encor les deux sœurs sous le charme,
Mon désir se confond, tout mon cœur se désarme :
« Non, ce serait péché que de les séparer ! »

À mademoiselle Frédérique

Pour qu'en parole, en vers mélodieux,
De sa jeune âme à la forme si belle
Un chant s'exhale, il lui faut, nous dit-elle,
Tristesse au cœur et des pleurs dans ses yeux,
Il faut que Celle à qui l'azur des cieux

Dès le berceau colora la prunelle,
Et qui répand le bonheur autour d'elle,
Ressente moins ce qu'on lui doit le mieux.
Oh ! s'il est vrai, sur sa lèvre si pure,
Ô Poësie, arrête ton murmure ;
Vers et soupirs, n'en soulève plus un.
Comme une abeille encore ensommeillée
Que la rosée odorante a mouillée,
Dors au calice, ou ne sois qu'un parfum !

À mademoiselle Éliza-Wilhelmine

Puisqu'à tout coup sa vive raillerie
S'échappe et brille en gai pétillement,
Puisqu'un lutin de grâce et de féerie
Toujours dérobe un coin de sentiment ;
Puisqu'amusés par ce propos charmant,
D'elle on ne voit ce qui rêve ou qui prie,
Et qu'à tous yeux cette gaieté chérie
Soir et matin fait un déguisement,
Ô Poésie, ouvre-nous le mystère :
Fais-lui trahir ce que son cœur veut taire,
Ses hauts instincts, cette fois non railleurs,
Quand vient la Nuit comme une sœur voilée,
Et qu'en silence à la voûte étoilée
Monte son rêve, et que tombent ses pleurs !

J’ai fait le tour

J’ai fait le tour des choses de la vie :
J’ai bien erré dans le monde de l’art :
Cherchant le beau, j’ai poussé le hasard :
Dans mes efforts la grâce s’est enfuie !

Àbien des cœurs où la joie est ravie,
J’ai demandé du bonheur, mais trop tard !
À maint orage, éclos sous un regard,
J’ai dit : Renais, ô flamme évanouie !
Et j’ai trouvé, bien las enfin et mûr,
Que pour l’art même et sa beauté plus vive,
Il n’est rien tel qu’une grâce naïve :
Et qu’en bonheur il n’est charme plus sûr.
Fleur plus divine aux gazons de la rive,
Qu’un jeune cœur embelli d’un front pur !

On parlait de la mort

On parlait de la mort : un ami n’était plus,
Un ami comme un frère, un de ces cœurs élus
Au sein de la famille, et dont les destinées
Sans effort, sans retour, se sont d’abord données,
On parlait de la mort, et le grave entretien
Sur l’homme et son néant, sa misère et son rien,
S’élevait par degrés ; on disait que la vie,
À de fatales lois en naissant asservie,
Ne brillait que par place et pour de courts instants :

Que tous ces mots du jour, superbes, éclatants,
De progrès, de puissance et de grandeur humaine,
N'étaient que flatterie, ostentation vaine ;
Que, dès que la Nature aux extrêmes climats,
Dans l'excès des soleils ou l'excès des frimas
Se mêlait de régner, et comme un monstre immense,
Accusant sourdement l'effort qui recommence,
Hors d'elle déchaînait les soupirs ennemis
Et remettait en jeu les germes endormis,
Tout mourait ; et qu'alors l'homme chétif, malade,
Ce nain précipité du ciel qu'il escalade,
Ces générations de clameur et d'orgueil
Jonchaient chaque pavé dans les cités en deuil,
Comme ces moucherons nés d'un rayon d'automne,
Et morts au soir serein, sitôt que l'air frissonne.
Et lorsqu'on eut parlé presque avec désespoir,
La vierge au front charmant, au simple et doux savoir,
Comme pour corriger la vision funeste
Éleva tout d'un coup sa parole modeste
Qu'accompagnait si bien son tendre regard bleu,
L'un de ces purs regards qui prouvent l'âme et Dieu ;

Elle dit, se pressant sur le bras de l'aïeule :
« De toutes choses donc l'immortelle et la seule,
« C'est le cœur, et quand tout semblerait s'abimer,
« Il faut plus près toujours se serrer et s'aimer. »

À deux sœurs, vers sur un exemplaire de la Marie de Brizeux

SUR UN EXEMPLAIRE DE LA MARIE DE BRIZEUX

— DANS UN CHAGRIN —

Lire des vers touchants, les lire d'un cœur pur,
C'est prier, c'est pleurer, et le mal est moins dur.

(UN JOUR, QU'ON CROYAIT AVOIR TROUVÉ)

Il est trouvé le bonheur et le charme,
L'Ange clément qui planait au berceau,
L'être adoré, dans l'enfance si beau,
Que bien souvent nous cachait une larme.
L'amour parfait et de tout temps rêvé,
Il est trouvé !
IL est trouvé ce bien de tous les âges,
Le fruit du cœur, le frais rameau d'espoir,
Que dès douze ans je cherchais sans savoir
Dans tous les bois, par les sentiers sauvages,
Le nid d'amour sous la mousse couvé.
Il est trouvé !

Il est trouvé ce port que ma jeunesse
A poursuivi sur les flots agités,
Sous tous les vents et les feux irrités.
Plaisirs moqueurs, qui me trompiez sans cesse !
Le vrai signal, le bel astre levé,
Il est trouvé !
Il est trouvé l'ombrage où l'on repose,
Le droit chemin par le devoir tracé

Qu'un doux printemps si tard recommencé
Borde pour moi de sa plus jeune rose.
Le calme sûr au cœur trop éprouvé,
Il est trouvé !
IL est trouvé le bienfait de nature,
Le sein aimant qu'un Dieu nous vient rouvrir,
Ce qui permet de vivre et de mourir,
Ce qui fait croire, espérer sans murmure,
Et dire encor, même au terme arrivé :
Il est trouvé !

Un jour, qu'on croyait avoir trouvé. Chant

(UN JOUR, QU'ON CROYAIT AVOIR TROUVÉ)

Il est trouvé le bonheur et le charme,
L'Ange clément qui planait au berceau,
L'être adoré, dans l'enfance si beau,
Que bien souvent nous cachait une larme.
L'amour parfait et de tout temps rêvé,
Il est trouvé !
IL est trouvé ce bien de tous les âges,
Le fruit du cœur, le frais rameau d'espoir,
Que dès douze ans je cherchais sans savoir
Dans tous les bois, par les sentiers sauvages,
Le nid d'amour sous la mousse couvé.
Il est trouvé !

Il est trouvé ce port que ma jeunesse
A poursuivi sur les flots agités,

Sous tous les vents et les feux irrités.
Plaisirs moqueurs, qui me trompiez sans cesse !
Le vrai signal, le bel astre levé,
Il est trouvé !
Il est trouvé l'ombrage où l'on repose,
Le droit chemin par le devoir tracé
Qu'un doux printemps si tard recommencé
Borde pour moi de sa plus jeune rose.
Le calme sûr au cœur trop éprouvé,
Il est trouvé !
IL est trouvé le bienfait de nature,
Le sein aimant qu'un Dieu nous vient rouvrir,
Ce qui permet de vivre et de mourir,
Ce qui fait croire, espérer sans murmure,
Et dire encor, même au terme arrivé :
Il est trouvé !

Ne coulez plus, larmes de poésie

Ne coulez plus, larmes de Poésie ;
C'était un rêve, une dernière erreur !
Il n'est plus rien désormais dans la vie :
Pleurs de rosée, il n'est plus une fleur,
Que feriez-vous, larmes de Poésie ?
Ne coulez plus, larmes de la douleur ;
Comprimez-vous, étouffez vos murmures,
Comme le sang dans les pires blessures
Coule au dedans et suffoque le cœur.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Un_dernier_r%C3%AAve. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.